

Sur les traductions de Sade au Japon

Yoko MIYAMOTO

On dit que c'est en 1899 que les Japonais ont entendu le nom de Sade pour la première fois, grâce à la traduction du "*Marquis de Sade et ses temps*" écrit par Iwan Bloch, psychiatre berlinois sous le pseudonyme d'Eugen Dühren. La première traduction des œuvres sadiennes, semble dater du début du vingtième siècle; il s'agit des "*Cent vingt journées de Sodome*", traduites de la traduction allemande de Bloch. Jusqu'aux années 50, nous pouvons constater des publications intermittentes de traductions et d'essais sur Sade. La plupart des gens qui s'intéressaient ou travaillaient sur Sade étaient des médecins. Pour les traductions professionnels, ils travaillaient plutôt à partir des textes traduits du français à l'allemand.

Il a fallu attendre la fin des années 50, pour qu'un traducteur nommé Shibusawa commence à s'occuper de Sade. En publiant de nombreuses traductions et essais sur Sade, Shibusawa a constitué une première époque de Sade. Grâce à lui, Sade qui avait été exclusivement un objet de curiosité par rapport à une sexualité anormale, a commencé de susciter un intérêt plus littéraire. Shibusawa a introduit Sade à travers des textes d'écrivains surréalistes, et plus tard d'écrivains de "*Tel Quel*". Très redevable à Gilbert Lely, il a écrit une biographie de Sade, et à partir des travaux de Maurice Heine, il a traduit presque toutes les œuvres sadiennes. Mais si sa traduction des nouvelles et des fabliaux est intégrale, la plupart des romans ne sont traduits que partiellement.

Cependant, plus que ses travaux sadiens, ce qui a fait connaître le nom de Shibusawa ainsi que celui de Sade, c'est ce qu'on a appelé "l'Affaire Sade". Succédant à l'Affaire Chatterley, où une traduction de "*L'Amant de Lady Chatterley*" de Lawrence est accusée d'outrage à la pudeur en 1950, et condamnée en 1957, "*Juliette*", partiellement traduite et publiée par Shibusawa en 1959, est également accusée de pornographie en 1960. Le procès dure longtemps, et Shibusawa perd en 1969. Les autorités suppriment 14 endroits dans 34 pages de "*Juliette*". Pendant les dix ans de cette Affaire, on a répété la même polémique que dans l'Affaire Chatterley. C'est-à-dire, "*Juliette*" comme "*Lady Chatterley*", est-ce de la littérature, ou bien de la pornographie?

Cette polémique semble assez puérile à nos yeux. Mais si nous considérons l'époque, nous pouvons comprendre l'attitude des autorités, à la base de cette

polémique. L'époque de l'Affaire Sade correspond justement à celle de la lutte contre le nouveau Traité de sécurité nippo-américain. L'ancien Traité de sécurité nippo-américain conclu en 1951 demandait simplement que les Etats-Unis conservent une garnison au Japon, mais le nouveau Traité se voulait une vraie alliance militaire, alliance défensive et offensive entre le Japon et les Etats-Unis, contre l'ancienne U.R.S.S. Par ce nouveau Traité, le Japon devait en réalité, servir de base militaire pour les Etats-Unis.

Or, le Japon d'après-guerre a mis l'accent, dans sa Constitution, sur les principes de la démilitarisation. Cette contradiction continue, même aujourd'hui, à donner matière à la critique. Mais durant les années où ce nouveau Traité a été élaboré, ce problème était particulièrement sensible. Dès l'année précédente, c'est-à-dire en 1959, des campagnes contre le Traité se sont amorcées, les manifestants ont fait irruption dans l'Assemblée nationale en novembre, et "*Juliette*" est publiée en décembre en plein milieu de cette agitation nationale. Cette traduction est mise en accusation en avril 1960, au moment même où les mouvements contre le Traité sont les plus radicalisés. Malgré une vive opposition de la part du peuple japonais, le nouveau Traité est conclu en juin. La décision du Ministère de conclure ce Traité a scandalisé toute la nation. Plus tard, l'indignation contre le pouvoir s'est transformée en campagne contre les armes nucléaires, et au travers des mouvements étudiants. Pendant les premiers temps, les étudiants voulant surtout apporter des réformes à l'Université, ne pensaient pas très sérieusement à réformer les institutions politiques. Mais quand les universités ont fait appel aux forces de l'ordre pour forcer le blocus en 1969, les étudiants ont ajouté un autre mot d'ordre: "Annulation du Traité de sécurité". L'irruption des autorités dans les universités a libéré les étudiants pour les faire lutter dans la ville. C'est la même année que "*Juliette*" est condamnée sous prétexte d'obsénité. Grâce à cette condamnation, Sade est devenu une sorte de héros chez les étudiants en lutte, et des fragments photocopiés de ses textes ont circulé parmi les barricades universitaires.

Je ne voudrais pas suggérer qu'il existerait un rapport de cause à effet entre l'Affaire Sade et le nouveau Traité de sécurité nippo-américain, ni entre Sade et les mouvements étudiants. Mais je remarquerais néanmoins la mentalité historico-sociale de l'époque, où l'opposition entre le pour et le contre au régime établi était plus massive, et peut-être plus significative. C'était selon ce critère que Sade était condamné ou apprécié. Ce que les autorités ont perçu et condamné chez Sade, ce n'était pas de l'obscénité à proprement parler, mais l'esprit qui brave toute autorité. Ainsi, au fond, il s'agit d'outrage aux autorités, plus qu'à la pudeur. Cette

condamnation par les autorités a paradoxalement favorisé la réception sadienne au Japon à l'époque où l'attitude trop rigoureuse des autorités faisait horreur à la société. Par ailleurs, "*Juliette*" a été publiée chez un éditeur dont le nom signifie "Les Idées contemporaines". Editeur de gauche, plus exactement trotskiste. Pendant l'Affaire Sade, cet éditeur a publié des œuvres de Trotski, et Shibusawa qui n'était ni gauchiste, ni trotskiste, mais qui adorait Trotski à travers le surréalisme, a traduit "*Ma vie*" de Trotski qu'il a publiée en 1961 chez le même éditeur. Nous pouvons facilement imaginer que tout cela ne devait pas plaire aux autorités.

Pendant les années 60 et 70, Shibusawa a monopolisé Sade, il a publié chez un éditeur érotique les œuvres complètes de Sade, mais comme je l'ai déjà dit, à quelques exceptions près, ce ne sont que des traductions partielles. Par exemple, "*Juliette*" qui a pris comme base la première édition de 1953 de J-J Pauvert est raccourcie d'un tiers. Shibusawa a transformé non seulement la longueur mais aussi le style, surtout celui des romans narrés par des personnages féminins. Il a traduit "*Les Infortunes de la vertu*" et "*Juliette*" en mêlant le langage de l'époque Edo qui commence en 1603 et finit en 1867. Mais si l'on parle du langage d'Edo, cela signifie qu'il s'agit du langage des faubourgs de l'ancien Tokyo, surtout au dix-huitième siècle, langage des artisans et des commerçants, langage des maisons closes. Donc, shibusawa a traduit "*Les Infortunes de la vertu*" et "*Juliette*" avec une langue pleine de mots érotiques et populaires. Cela pourrait constituer une originalité de Shibusawa, mais le style devient tout à fait contraire à celui de Sade. Introduit par ce traducteur original, en somme, Sade s'est vu attribuer deux visages, l'un qui est celui de romancier érotique, l'autre, de révolutionnaire condamné par les autorités japonaises de la dernière moitié du vingtième siècle. En ce moment-là, les Japonais n'ont lu Sade qu'au travers de Shibusawa et de l'Affaire Sade. Ni grands éditeurs ni éditeurs de pure littérature n'ont voulu publier Sade. Sade a été publié en général chez des éditeurs érotiques. Seuls l'"*Idee sur les romans*", "*Eugenie de Franval*", le "*Dialogue entre un prêtre et un morribond*" et "*Les Infortunes de la vertu*", ces œuvres qui peuvent être mises en une série officielle, plus ou moins "gazée" selon l'expression de Sade, série "avouable", "exotérique", si vous voulez, sont publiées chez de grands éditeurs littéraires.

Shibusawa, après avoir traduit une trentaine de lettres de Sade en 1980, a ensuite cessé de travailler sur Sade. Il est mort en 1987, surtout connu comme romancier. Les années 80, parallèlement au déclin des mouvements étudiants, ont de plus en plus oublié Sade.

Mais en 1990, un autre traducteur Sato a soudainement commencé de publier une traduction des œuvres sadiennes. Il a publié, prenant toujours comme base la première édition de J-J Pauvert, "*Les 120 journées de Sodome*" en 1990, "*La Nouvelle Justine*" en 1991, "*Juliette*" et "*La Philosophie dans le boudoir*" en 1992, et "*Aline et Valcour*" en 1994. Malheureusement, ces travaux énergiques ne correspondent pas aux fruits des recherches françaises publiées à la même époque. Sato, spécialiste de la psychologie pathologique ne s'intéresse ni à l'écriture sadienne, ni à la philologie, ni à l'histoire, mais aux cas médicaux, ce que l'on appelle couramment "les sadiques". D'ailleurs, "*La Nouvelle Justine*" et "*Juliette*", présentées comme traductions intégrales, ne sont en réalité que partielles.

Mais tout à fait indépendamment des travaux de Sato, des chercheurs japonais en littérature française, très attentifs aux travaux publiés en France, commencent à relire Sade à la lumière des nouvelles recherches, surtout de l'édition de Pléiade. Nous préparons actuellement, la traduction des œuvres complètes de Sade chez un petit éditeur de "vraie" littérature, qui s'appelle "Voix de l'eau". Cet éditeur a déjà publié en 1994, un volume qui contient "*La Marquise de Gange*", "*Notes littéraires*" de Sade, et l' "*Histoire de la Marquise de Ganges*" de François Gayot de Pitaval. Tout ce volume est traduit par Hashimoto. Il a pris comme base l'édition originale de Béchet en 1813, et ajouté des notes et des commentaires précis qui s'appuient sur des données exactes. Ces travaux de Hashimoto indiquent que les recherches sadiennes au Japon sont entrées dans une nouvelle phase. Cet éditeur, Voix de l'eau a également publié en 1998, "*Aline et Valcour*" traduit par Hara, avec comme base l'édition de la Pléiade.

Comme en suivant le projet de publication de Sade chez Voix de l'eau, un des plus grands éditeurs, "Iwanami" a publié en 1994, un numéro spécial de Sade dans sa revue "*Littérature*". Ce numéro spécial a voulu présenter l'écrivain Sade dans son contexte historico-social. L'éditeur Iwanami a publié aussi en 1996, en livre de poche, quatre nouvelles des "*Crimes de l'amour*", avec un opuscule intitulé "*L'Auteur des «Crimes de l'amour» à Villeterque, folliculaire*". Tous sont traduits par Ueda. Ce chercheur a pris comme base pour ces nouvelles, la première édition de 1800. L'éditeur Iwanami veut publier aussi en livre de poche, "*Justine ou les Malheurs de la vertu*" et "*La Philosophie dans le boudoir*".

Les recherches sadiennes au Japon n'en sont qu'aux premiers pas. Il n'y a pas encore de nouvelle traduction japonaise des œuvres destinées à des publications clandestines, série ésotérique, si vous voulez, par exemple, "*La Nouvelle Justine*", "*Juliette*". Aujourd'hui, nous ne craignons peu l'outrage à la pudeur. Ce qu'il faut

ménager maintenant, ce n'est pas la pudeur, mais les droits des parties qui se disent "discriminées". Dans certaines expressions, on peut trouver une discrimination raciale ou bien une discrimination féminine, en somme n'importe quelle discrimination peut causer des problèmes très graves. Ceux qui veulent censurer, ne lisent pas le texte, mais cherchent des mots discriminatoires. Au Japon, de la même façon qu'il y a des mots interdits à la télévision, il existe en réalité des mots interdits dans les journaux et dans les livres publics. Tous les écrivains, tous les traducteurs, tous les éditeurs d'aujourd'hui ne peuvent éviter ce problème.

Or, les œuvres ésotériques de Sade sont bourrées de mots soi-disant discriminatoires. Mais ces mots discriminatoires constituent une référence qui marque des degrés dans l'écriture sadienne. Au niveau des événements du récit, dans "*Les 120 journées de Sodome*", Sade a voulu établir un tableau exhaustif de toutes les passions de quatre libertins en quatre degrés, des passions les plus simples jusqu'aux passions meuterières, c'est-à-dire, passions au dernier degré. Mais au niveau de l'écriture, nous pouvons constater plus concrètement au travers de la genèse du texte de *Justine*, au travers de sa réécriture, des degrés dans les passions et l'antihumanisme des libertins. L'augmentation de mots discriminatoires correspond à l'accélération des désirs et des scélératesses des libertins. Ce qui était à peine caché sous une robe d'un libertin dans la première "*Justine*", sera dévoilé dans la troisième "*Justine*". Nous voyons ici ce que le libertin fait sous sa robe, vomissant des mots discriminatoires. Ainsi, ce que le libertin dit correspond à ce qu'il fait. Plus l'acte libertin devient luxurieux, plus les propos prononcés par ce libertin se rendent agressifs. Le discours libertin avance en parallèle avec l'acte libertin. On ne peut supprimer ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs, il faut lire les propos des libertins en faisant référence aux textes des écrivains de son époque. Si on supprime les propos discriminatoires, on supprimera aussi les relations de Sade avec son époque. Sade écrit toujours en usurpant, en déformant, en détournant des textes déjà écrits par les philosophes des Lumières. Les libertins sadiens reprennent les mêmes mots, les mêmes phrases de Montesquieu, de Voltaire, ou de Rousseau pour contredire les fondements de la pensée des Lumières.

Pour Sade qui écrit surtout les romans ésotériques, "écrire" (au mode intransitif) constitue une aventure qui veut braver les limites du concept d'humanité idéale du dixième siècle. En les traduisant en japonais, si nous ne pouvons reproduire parfaitement cette aventure transgressive d'écriture sadienne, nous devons au moins faire tout notre possible afin que Sade la réalise dans notre langue contemporaine.